

Le présent s'événite avant même d'être vraiment né.

Pour ces motifs additionnés, l'ultime Biennale ressemble à un hommage intimidé rendu à toutes les tendances propulsées sur le devant de la scène internationale depuis deux ans : "bad painting", "B.D.", "néo-expressionnisme", "trans-avant-garde"... et même à ce qui se fait depuis dix ans ou... s'est fait : minimal, environnement, vidéo (d'un intérêt contestable à la Biennale).

Et pourtant — ce que je vais dire va sembler paradoxale après tant de réflexions désabusées —, toutes impressions confondues, ce qu'on retient de l'ensemble n'est pas entièrement négatif. Peut-être justement parce que, face au fonctionnement impeccable, au déploiement de moyens de Kassel ou de Venise, face à leur "professionnalisme", le côté kermesse — la section "photos" est sur le parvis du Musée à l'abri de tentes dressées non loin d'un habitacle de faux gazon —, mal ficelée, trop compacte (les structures du Musée d'Art Moderne ne sont pas idéales pour accueillir 45 nations à la fois avec chacune 3-4 artistes), a un-je-ne-sais-quoi de vivant et témoigne d'une sympathique naïveté.

Peut-être ai-je aussi été un peu séduite par l'humour poétique des français (là non plus rien de bien nouveau, certains parmi eux ont déjà été exposés à "Ateliers 81-82" de l'A.R.C. et à *In situ* à Pompidou), et par les travaux d'artistes de pays peu présents, en général, sur l'estrade cosmopolite de l'art, tels que la Finlande, Israël, l'Islande, la Suisse et d'autres...

Suisse justement Jérôme Baratelli, dont la grande fresque "antiquité" faite de banquises de bois peint (les vides, les manques désignent ce que le temps a effacé) occupe tout un mur au premier étage. Autre fresque, au même étage, celle de l'Israélien *Yudith Levin*, assemblage de pièces de contreplaqué et de bois, objets de rebut qui trouvent là une noblesse nouvelle et deviennent une mystérieuse *Pietà*.

Fresque encore celle du Belge *Lambillotte*, réalisée avec des carreaux de céramique blancs constellés de pyramides et de sphinx. Ses toiles dédiées à l'Égypte, au Caire, sont traversées par un souffle chaud qui balaye la peinture, un peu comme chez Crémolini. La Finlandaise *Martti Aika* utilise de fines lattes de bambou tressé pour construire des cages fragiles en forme de fusées. Les Allemands *Dillemuth*, *Roda*, *Neumann* sont les stricts épigones des Immendorf, Baselitz et autres artistes exposés régulièrement dans les galeries d'avant-garde situées autour du centre Pompidou...

Et voici les Français : *Favier* parsème directement les murs de ses mini-personnages colorés, et construit des armées délicates et tourbillonnantes, miniatures du monde moderne ; ici ce n'est plus le fait qui se transforme en image, c'est l'image qui devient fait. *Rousse* photographie des chambres vides, des corridors, des escaliers d'immeubles en voie de démolition ; il les anime au moyen de grandes figures caricaturales, hautes en couleur. *Léocat* applique au mur des petits tableaux-assemblages aux formes indéfinies. *Paysant* construit des tigres de papier dont il multiplie la silhouette par le biais de découpages.

Deux innovations tout de même : la section *Son et Voix*, environnements sonores dans

des lieux-objets et le procédé américain *slowscan* : transmission d'images par un système combinant téléphone et polaroid.

La très sérieuse, fort bien réalisée exposition de l'école des Beaux-Arts, intitulée "La modernité, un projet inachevé..." réunit quarante artistes étrangers ou français : leurs projets sont des lieux de travail, usines, logements collectifs. Leur but : revenir aux sources du mouvement moderne, se défier des mauvaises copies pour rechercher une nouveauté qui tisserait des liens secrets avec le classicisme...

La XII<sup>e</sup> Biennale ne nous a pas follement excités... Mais tous les espoirs sont permis pour 1984. Le chiffre XIII peut porter bonheur.

Claude Bouyeure

analyse (2)